

blies. C'est assez dire que leur méchanceté est née de l'envie et de la jalousie, et qu'elle ne s'exercera jamais que contre les faibles. Partout où nous sommes forts, elle plie devant nous.

Voilà pour le danger national.

Le danger social, qu'ont à craindre nos compatriotes des États-Unis, peut avoir une grande portée sur leurs conditions économiques et d'existence, dans l'avenir. Le Canadien-français qui a quitté les rives du St-Laurent et s'est éloigné d'un pays agricole, pour aller vivre sous d'autres cieux, n'a pas été chercher ailleurs le même genre de vie. C'est la fabrique, avec l'argent libre qu'elle met à la disposition de l'ouvrier, qui a séduit les imaginations et entraîné les ambitions. Or, aujourd'hui, la fabrique manque ou devient tellement ingrato qu'il faut penser à trouver ailleurs les moyens de vivre.

Un aperçu de la situation nous le démontre.

C'est une lutte opiniâtre et grosse de conséquences, que celle qui est engagée, depuis le 17 du mois de janvier dernier, entre les ouvriers des filatures de la Nouvelle-Angleterre et les maîtres de l'industrie textile du nord américain—opulents magnats qui basent les calculs de leurs plaisirs et de leur oisiveté sur l'exploitation systématique du travailleur.

On dirait, aujourd'hui, devant le spectacle que nous donnent, dans le nord, les ploutocrates du coton, qui coupent les vivres à leurs ouvriers, leur arrachent une partie du maigre fruit de labeurs incessants, durs et réglementés par des intendants, avec toute la rigide discipline et la mor-

gue de vrais matinetts, que les luttas homériques du grand peuple américain, pour la conquête de ses libertés politiques et sociales, n'ont pas rapporté aux descendants des héros des deux révolutions, la légitime récompense, due à leurs nobles efforts et à leurs sublimes sacrifices. Les noirs sont libres. Les blancs, dans une des plus belles parties de la République, semblent près de tomber sous le joug d'un esclavage différent de forme, mais de fait au-si cruel, dans les mains des syndicats et des monopoleurs. C'est l'esclavage blanc.

Dans la Nouvelle-Angleterre, qui nous intéresse si intimement, puisque l'un des plus actifs éléments de notre race s'y développe, à l'abri d'institutions qui seraient incomparables, si elles n'étaient pas gâtées par la malice et la cupidité de certains capitalistes sans entrailles, nous trouvons aujourd'hui le repoussant simulacre des usages en existence, sur les anciennes plantations. Nous y voyons les "boss," les intendants, les trésoriers et les maîtres, exploiter, avec tout autant de désinvolture, d'ambition insatiable et d'inflexible rigueur, l'infériorité sociale de ceux qui sont forcés de gagner leur pain à la sueur de leur front. L'amende ou la confiscation des gages, pour la moindre infraction à des règlements, quelquefois des plus futiles, et des plus frivoles, remplace le fouet de l'esclavagiste. L'esclave d'autan avait au moins, pour se consoler des coups qui lui déchiraient le corps, la certitude des moyens d'existence et l'immunité des inquiétudes du lendemain. Le tisseur et le fileur de la Nouvelle-Angleterre sont soumis à tous les caprices des exploitteurs.

Cette comparaison de conditions sociales, à des époques différentes, peut paraître surchargée, mais, en y réfléchissant bien, on s'aperçoit